

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°36 – décembre 2011 /janvier 2012

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

AVERTISSEMENT

Avec ce trente-sixième numéro de la Lettre Novalis s'achève une sixième année de publication. L'intérêt pour cette lettre bimestrielle demeure intact si l'on en juge par les correspondances qui nous parviennent régulièrement de France ou de l'étranger. Force est de constater que le nom de Novalis continue de réunir autour de lui, dans les pays francophones (ou pour des lecteurs francophones), des admirateurs passionnés, toutes générations confondues – et que l'intérêt pour son œuvre est principalement d'ordre spirituel. Pour le plus grand nombre, c'est « le chemin qui va vers l'intérieur » qui importe.

La Lettre Novalis consacrée au poète romantique allemand, et à la réception en France de son œuvre depuis les années 1830, continuera par conséquent son rythme de parution (sous un même format, mais avec une pagination augmentée). Les rubriques actuelles, à savoir documents biographiques, documents littéraires et philosophiques, sources iconographiques, publications, sont conservées.

Le projet 2012 consistera dans l'édition d'un volume réunissant les principaux documents (textes et iconographie) publiés au cours de ces six dernières années. Les lecteurs de la Lettre seront informés de sa progression.

J.M.

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Lettre de Fichte à son épouse

Je vous envoie cette lettre par M. Tieck, littérateur distingué et très aimable, qui m'a rendu de grands services. Mon arrivée en cette ville [Berlin] a causé de la surprise et même quelque frayeur ; le lendemain il y eut conseil d'état à cette occasion ; je reçus ensuite la visite du directeur de la police, dont l'entretien fut plein d'affabilité ; je ne pense pas avoir rien à craindre, ainsi tranquillisez-vous. Le conseiller Beyme, qui travaille tous les jours avec le roi, m'a donné l'assurance que non seulement je ne serai pas tracassé, mais qu'on me verrait avec plaisir professer à Berlin. Je vois les deux Schlegel chez madame Veit. C'est une femme très intéressante et de beaucoup d'esprit ; j'espère qu'elle sera votre amie ; quand vous serez ici nous ne formerons plus qu'une seule famille avec les Schlegel. Mes plus cordiales amitiés à Hardenberg [Novalis]. Je compte bientôt voir sa famille.

Juillet 1799.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES

LE
CORRESPONDANT

RECUEIL PÉRIODIQUE.

On se souvient de l'éclat répandu, au commencement du siècle, sur le nom de Novalis. Lorsque les exécuteurs testamentaires de sa gloire, Frédéric Schlegel et Louis Tieck, eux-mêmes déjà illustres, recueillirent, pour les livrer au public, ces fragments d'une pensée incomplète, que la mort avait empêchés de se rejoindre, *disjecti membra poetae*, il se fit en Allemagne une sensation pareille à celle qui accueillit plus tard dans notre monde littéraire la publication des poésies posthumes d'André Chénier. Mais en dehors du mérite de son œuvre, le premier et le plus grand du groupe de ces pâles fils de la Germanie, consumés avant l'heure dans les étreintes de la muse, où il se montre entre Wackenroder et Henri de Kleist, répondait par le vague même de ses aspirations aux tressaillements confus d'une époque de transition, qui cherchait la vérité au milieu des ténèbres, et qui ne devait pas l'obtenir parce qu'elle la poursuivait plutôt au point de vue de l'art qu'à celui de la foi. Sur le terrain déblayé par le scepticisme des mauvais jours, au milieu des cendres encore tièdes d'une religiosité qui avait jeté de rares étincelles dans des sectes isolées, et n'avait pu se développer en l'absence de règle, l'auteur d'*Ofterdingen* et des *Disciples de Saïs* ébauchait son monument philosophique. Dans ce système qui n'est pas sans analogie avec quelques-unes des idées émises par M. de Schelling, il se préoccupait surtout d'expliquer les rapports de l'homme avec

l'univers extérieur. Selon ses propres expressions, « tous les objets terrestres peuvent se convertir au pain et au vin de la vie éternelle¹. » La nature possède par conséquent une existence en dehors de ses phénomènes visibles, une âme en un mot ou quelque chose d'approchant, mais une existence subordonnée, mais une âme à l'état latent. Pour que ce germe, ce souffle, cet inconnu s'anime, se répande et se développe, – et c'est ici que la formule panthéiste se sépare clairement de Spinoza, – il faut qu'il reçoive l'impulsion de l'homme au lieu de la lui communiquer. Nous devons jouer, à l'égard de la nature, le rôle d'initiateurs, de civilisateurs. Elle est un clavier immense, sur lequel nous devons promener notre inspiration (phantasien). Le feu, cette vive manifestation du principe de l'existence, l'eau le premier produit de la transformation de l'air, l'eau qui répète le ciel et promet de nous conduire à des bords lointains, la forêt, monde toujours changeant d'ombre ou de lumière, de rumeurs ou de silence, de mouvement ou de repos, tout ce qui possède des formes moins arrêtées, un caractère secret, variable, indéterminé, fournit des instruments plus délicats de transmission à ce magnétisme universel de la vie. L'influence rude et grossière, qui enveloppe le monde et entretient l'hostilité entre les éléments qui le composent, est destinée à s'affaiblir peu à peu, pour disparaître complètement un jour. La nature, s'adoucissant graduellement comme l'homme, tend sans cesse à se rapprocher de lui. Les cataclysmes, les bouleversements primordiaux, cette ère presque fabuleuse, où elle engendrait des races d'animaux géants aujourd'hui disparus de son sein, sont des épreuves qu'elle a dû traverser avant d'arriver à un état plus régulier et plus normal, qui est à son tour le prélude d'un âge à venir, où elle sera en communication directe avec nous. Ce que nous avons sous les yeux ne nous offre que des ruines d'un ordre plus élevé, plus parfait, comme notre langage n'est qu'un lambeau de l'ancienne poésie primitive, comme nous ne sommes nous-mêmes que les tristes débris d'une race supérieure. En effet cet être collectif, que ses tendances appellent à une régénération progressive, a été frappé de la même déchéance fatale, qui marque le front de l'homme biblique et qui n'est ici que confusément indiquée. Dans les premiers jours, que le consentement de la tradition de tous les peuples désigne invariablement comme l'époque de l'âge d'or, où l'univers sous toutes ses formes respirait un souffle plus vivifiant et plus jeune, les animaux, la terre et les eaux obéissaient à des attractions, qui maintenant s'exercent à peine sur l'humanité ; des voix dormaient dans le calice des fleurs ou dans le silence des bois ;

¹ *Die Christenheit oder Europa, ein Fragment.*

les accords sympathiques de la lyre retentissaient dans les profondeurs inconnues du monde pour en modifier les tendances et les instincts, réglait la marche désordonnée des torrents, faisaient naître des jardins en fleurs au milieu des déserts arides et imprimaient aux pierres elles-mêmes des mouvements cadencés et harmonieux. L'histoire mythique d'Orphée, symbole éclatant de l'omnipotence de l'art sacré des *vates*, celle d'Arion, le musicien-poète, charmant les flots de la mer et les monstres qu'elle renferme, sont des indications dont s'est emparée la mémoire des peuples, sans en bien pénétrer aujourd'hui le sens. C'est à nous à rétablir l'harmonie troublée, à faire entrer la nature dans la part de révélation qui lui appartient. Nous devons étendre la rédemption sur elle. La naïve et pieuse inspiration du catholicisme, avec son merveilleux sentiment de l'art, avec son idéal mélancolique et réellement intime, avec les bijoux inépuisables de ses légendes, plutôt qu'avec la sévère unité de son dogme, doit s'assimiler cette vie éparse, perdue en mille rameaux. Tout concourt à ce but de pacification, de transfiguration. L'agriculture qui défriche, transforme, embellit la surface de la terre, l'intrépidité infatigable du mineur qui en interroge les profondeurs et en rapporte les richesses cachées, les nombres qui reflètent l'harmonie mystique de l'univers, les sciences qui nous emportent à des résultats inconnus, la musique qui évoque les réminiscences d'un monde intérieur, les arts plastiques, dont l'imitation des objets extérieurs est la première loi, contribuent chacun dans leur mesure à rétablir la chaîne brisée. Mais n'oublions pas que l'intelligence de l'homme s'est obscurcie, et ce n'est que par moments que l'effort de notre désir parvient à dissiper le nuage qui nous environne. Pour comprendre la nature, pour se mettre en communication immédiate avec elle, il faut avoir reçu le don et le sentiment tendre, il faut se préparer à ces entretiens par le recueillement et la solitude. C'est au poète surtout qu'elle ouvre le trésor de ses mystères : auguste ou souriante, elle se révèle à lui avec une confiance qui ne connaît pas de bornes. Il s'établit alors entre eux une conversation familière pleine d'épanchements ineffables, où la nature trouve la révélation et le développement de ses forces, l'homme, – l'apaisement de ses désirs. Son ardent amour de tout ce qui revêt une des formes de la vie, sa singulière compréhension du monde rendent celui-ci digne de cueillir la fleur bleue du Kyffhauser, à la fois l'idéal de la beauté et le talisman qui ouvre les portes de la féerie éternelle, du Dschinistan² merveilleux.

² [D'après l'œuvre de Christoph Wieland (1733-1813), *Dschinistan*, parue en trois volumes de 1786 à 1789. Cf. Novalis, lettre à Friedrich Schlegel, 31 janvier 1800 : « Je ne réponds pas particulièrement à Wilhelm : cette lettre lui est

Au delà du rêve de l'initié et dans les nuages lointains de l'apothéose, à une distance qui permet les données les plus hasardeuses, apparaît la réconciliation de l'univers, l'union des temps, des saisons, des âges de la vie, du passé, du présent, de l'avenir. Ce système bizarre, qui n'est certes pas la création d'un esprit vulgaire, ce compromis entre le panthéisme et le catholicisme, ne pouvait nécessairement aboutir. Partout où elle pénètre, la vérité est jalouse de la toute-puissance ; elle ne se laisse pas impunément défigurer ou scinder. Elle ne s'acquiert pas non plus sans lutte et sans foi profonde. Novalis apportait à son investigation plus d'imagination que de certitude. Il traitait l'absolu comme un idéal nécessaire, mais à peu près inaccessible, dont il faut chercher à se rapprocher, sans avoir grande espérance de l'atteindre complètement ; exercice ingénieux où tout aboutit, au demeurant, à syllogiser pour tenir ses facultés en éveil³. Les œuvres de Novalis, après avoir joui en Allemagne d'une vogue universelle, ne sont plus interrogées aujourd'hui que par des âmes d'une disposition particulière. Mais quoique il ait échoué, il a eu le mérite de faire planer au-dessus du naturalisme aveugle une aspiration plus élevée ; ses chants religieux, qui eurent à leur époque un grand succès, exercèrent dans le protestantisme une sorte de puseyisme⁴ prématuré ; en dehors de la direction de son intelligence, les obstacles qu'il a rencontrés à la connaissance de la lumière vinrent de son siècle, de son pays, de la philosophie elle-même. Les fantômes du panthéisme tiennent avec une si vive persistance à l'essence de la philosophie que de nos jours le prêtre catholique Gunther n'a vu d'autre moyen de résister à cette pente funeste que de rompre par son dualisme les liens qui unissent l'âme au corps, l'intelligence à la matière.

L'influence de Novalis retentit dans la littérature allemande comme un écho toujours affaibli. Dans l'école qui l'environna et se

également destinée. Vous êtes un seul être indivisible, comme les frères de la première partie du *Dschinistan*. Ne t'étonne pas que j'écrive de manière aussi insensée, et, pour ainsi dire, entre vous deux. » Ici, Dschinistan désigne le pays fabuleux des *pâri* (assimilables aux fées) de la tradition persane. Notons enfin que Ginnistan, est l'un des personnages du conte de Klingsohr dans *Henri d'Ofterdingen* : « Éros, le bel enfant, était dans son berceau où il dormait avec suavité, bercé par sa nourrice, Ginnistan, qui, tout en le berçant, donnait le sein à sa sœur de lait, la petite Fable. »]

³ La philosophie est, comme la pierre philosophale, la quadrature du cercle, une simple donnée nécessaire des savants, l'idéal de la science (*Fragmente vermischten Inhalts*, p. 259 de l'édition de Paris des *Œuvres de Novalis* (1840). [Cf. *infra*.]

⁴ [D'après la doctrine du théologien anglican Edward Bouverie Pusey (1800-1882), proche du piétisme allemand].

groupa sous sa bannière posthume, un caractère de mélancolie phthisique a laissé son empreinte ; l'âme souffrante travaillait à se dégager des liens du corps. C'était, en se jetant dans une exagération systématique, méconnaître l'essence du catholicisme, qui, s'il a placé, à un plus haut degré que toutes les autres croyances religieuses, son point de départ et son but dans un monde supérieur, a toujours gardé dans une juste mesure le sentiment de la réalité. Aussi ne résulta-t-il de cette direction nouvelle qu'une prise d'armes romantique, qui eut la durée de toutes les échauffourées, qu'un retour un peu théâtral vers le passé, où le *minnelied* accompagnait la légende pieuse, où le moine fort pittoresque dans son costume figurait naturellement à côté du chevalier bardé de fer. Cette renaissance, qui ne manque pas de valeur artistique, fut sans avenir, parce qu'elle tenait plus à la fantaisie des lettrés qu'à l'inspiration du peuple. Et cependant pour celui qui a suivi avec amour la poésie germanique dans ses développements et dans sa source, pour celui qui a prêté l'oreille à ses admirables chants populaires, les plus beaux dont une nation puisse se glorifier après le Romancero espagnol, il est impossible de ne pas être frappé des affinités secrètes qui doivent faire incliner cette poésie vers le catholicisme. Ces printanières bouffées de tendresse, ce lyrisme intérieur qui se répand, cet accent loyal, sincère et souvent si émouvant, dépaysés au milieu du protestantisme qui les éteint, vont se perdre dans un panthéisme stérile ; mais ils trouveraient leur harmonie naturelle dans la véritable philosophie de l'amour, dans la religion qui parle au cœur tout aussi volontiers qu'à la raison. Il y a là une solution, une question d'équilibre bien digne d'attirer l'attention de quiconque se préoccupe de l'avenir intellectuel de l'Allemagne.

Antoine de Gallier



4890. NOVALIS SCHRIFTEN herausgegeben von Ludwig Tieck und Fr. Schlegel. (*Oeuvres de Novalis, publiées par L. Tieck et F. Schlegel.*)
 In-8° de 24 feuilles. Imprim. de Locquin, à Paris. — A Paris, chez Locquin, chez Tétot frères, chez Heideloff, chez Amyot, chez Baudry, chez Truchy. Prix. 6—0
 Premier volume d'une *Bibliothek deutscher classiker.*



Gefangbuch

für

die evangelische Kirche

in

Württemberg.

Met. Wie selig bin ich, wenn. (1 Cor. 1, 17.)

| | |
|---|---|
| <p>165. Ich sag es jedem, daß Er lebt Und auferstanden ist, Daß Er in unsrer Mitte schwebt Und ewig bei uns ist.</p> <p>2. Ich sag es jedem, jeder sagt Es seinen Freunden gleich, Daß bald an allen Orten tagt Das neue Himmelreich.</p> <p>3. Jetzt scheint die Welt dem neuen Sinn Erst wie ein Vater- land; Ein neues Leben nimmt man hin Entzückt aus Seiner Hand.</p> <p>4. Hinunter in das tiefe Meer Versank des Todes Graun, Und jeder kann nun leicht und hehr In seine Zukunft schaun.</p> <p>5. Der dunkle Weg, den Er</p> | <p>betrat, Geht in den Himmel aus, Und wer nur hört auf Seinen Rath, Kommt auch in Vaters Haus.</p> <p>6. Nun weint auch keiner mehr allhie, Wann eins die Augen schließt, Vom Wiedersehn, spät oder früh, Wird dieser Schmerz versüßt.</p> <p>7. Es kann zu jeder guten That Ein jeder frischer glühn, Denn herrlich wird ihm diese Saat In schönern Fluren blühn.</p> <p>8. Er lebt und wird nun bei uns sehn, Wenn Alles uns ver- läßt; Und so soll dieser Tag uns seyn Ein Weltverjüngungsfest!</p> |
|---|---|

Novall's, p. 1772 † 1801.

A chacun je l'annonce : Il est vivant, Il est
ressuscité ; Au milieu de nous, Il est là, présent,
Avec nous pour toujours.

Je le dis à tous, que chacun de même A ses amis
l'annonce, Pour que se lève en tous lieux sans retard
Le jour du royaume des cieux.

Voici le monde, au sens nouveau, qui s'offre A
présent comme une patrie ; Chacun reçoit,
enchanté, de Sa main Le don d'une nouvelle vie.

Au plus profond des abîmes marins S'engloutit
l'horreur de la mort ; Léger, serein, chacun peut
désormais Considérer son avenir.

La voie obscure où Il a cheminé
 Nous ouvre le chemin du ciel ;
 Celui aussi qui entend Son conseil
 Arrive à la Maison du Père.

Désormais nul n'aura plus à pleurer
 Quand quelqu'un fermera les yeux ;
 Par l'au revoir assuré,
 tôt ou tard, Cette douleur est radoucie.

Chacun aura, avec chaque bonté,
 L'occasion de chauffer son cœur,
 Puisque pour lui cette semence
 ira S'épanouir en fleurs splendides.

Il est vivant, et près de nous
 Il reste Même si tout nous abandonne !
 Aussi pour nous est-ce
 aujourd'hui la Fête du Renouveau Universel.

(traduction Armel Guerne)

VARIÉTÉS.

Novalis schriften, herausgegeben von Ludwig Tieck und Fr. Schlegel, Leipzig
Œuvres de Novalis, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel.

Henri d'Osterdingen, dont nous avons énoncé en peu de mots le but et l'idée générale, commence par un rêve qui contient l'argument de l'ouvrage entier. Cette manière de composer un livre et de l'annoncer par une fiction vaporeuse où l'ensemble de l'œuvre se répète d'avance dans une de ses parties, caractérise spécialement le génie d'artiste et la manière synthétique de Novalis. Nous allons transcrire ce passage. Mais souvenons-nous bien que nous entrons dans la région du symbole et du mystère ; que cette *belle fleur bleue*, c'est l'idéal, la poésie, la beauté, l'objet de la recherche assidue et du culte fervent du poète ; que le *raconteur d'histoires* qui éveille le génie du jeune homme, cet *étranger* qui lui fait de si beaux contes et le prive de repos, c'est *l'Inspiration* ; que cette peinture des tourments du poète, c'est le tableau plein de charme de l'éveil du talent et de ces brillantes aspirations qui l'entraînent vers l'idéal : données qu'il semble nécessaire de jeter en avant, et qui, pour un Allemand habitué à ces allégories, seraient une sorte d'injure. Une fois ces points assurés, on ne pourra s'empêcher d'admirer la féerie de ces peintures suaves et fraîches, le naturel de ces scènes surnaturelles, le naïf jeté dans le merveilleux, l'heureux choix des teintes à la fois les plus délicates et les plus vives, enfin le

charme singulier de cette composition si pittoresque et si peu forcée qu'elle semble réelle dans sa magie même, et ce mélange de sentiments, de couleurs, de paysages, de prestiges qui s'accordent si bien entre eux, en un mot cet effet profond qui retentit au fond de l'âme et l'a fait, pour ainsi dire, vibrer tout entière comme le son pénétrant de l'harmonica. Mais, pour goûter ce genre de talent, il faut s'arracher à tout souvenir des intérêts positifs, oublier qu'il y a un budget, des émeutes, une Chambre et quinze théâtres Paris, imaginer que l'on a quitté cet hémisphère, que l'on glissé un beau soir sur les eaux bleues du Gange, que l'on comprend sans peine l'harmonieux langage des antiques symboles et des vieux mythes et que quelque jeune brahmane vous fait l'histoire suivante.

Or, voici le début mystique du roman de notre poète :

Les vieilles gens dormaient déjà. L'horloge, suspendue au lambris, interrompait le silence par le battement monotone et régulier de son pendule. Le vent agitait les croisées tremblantes, et la chambre était éclairée, par intervalles, des rayons blancs de la lune. Le jeune homme était au lit, mais sans pouvoir dormir; il songeait à l'étranger et à ses histoires : « Ce qui a ébranlé mon âme de cet ineffable désir; se disait-il, ce ne sont pas les trésors dont il m'a parlé : toute cupidité est loin de moi. C'est la *Fleur bleue*, la belle fleur bleue⁵ après laquelle je soupire. Son image repose toujours là, au fond de mon cœur ; et je ne puis penser à autre chose. Jamais je ne ressentis rien de semblable. C'est comme si, jusqu'à ce moment je n'avais fait que rêver, et que ma vie réelle datât d'aujourd'hui. Ici plutôt, il me semble qu'un doux sommeil m'a entraîné au sein d'un nouvel univers. Dans cet autre monde où je vivais, qui s'embarassait d'une *fleur* ? Personne. Une passion si étrange et si effrénée pour une fleur; est inouïe dans ce pays-là. – Mais l'étranger⁶ d'où peut-il venir ? Nul d'entre nous n'a vu son semblable, et cependant moi seul j'ai été frappé de son discours. Tous, ils l'ont entendu comme moi, et ils n'y pense même pas. – Dire que je ne puis pas seulement communiquer l'étrange situation de mon cœur ! Je me sens enivré d'une extase si profonde ! Et quand la fleur divine cesse d'être là, présente devant mes yeux, un si ardent désir, un besoin si invincible de la retrouver, brûlent au fond de mon âme ! Non, ces choses là, personne ne voudra les croire ! Je pourrais penser que je suis fou, si les objets s'offraient à moi avec moins de clarté, si mes idées étaient moins nettes. Au contraire, depuis ce jour là tout c'est éclairci pour moi, je connais mieux toutes choses. N'ai-je pas oui dire que dans les anciens jours,

⁵ La beauté idéale, la poésie.

⁶ L'étranger qui conte de belles histoires, l'inspiration secrète.

végétaux et animaux avaient un langage et s'entretenaient avec l'Homme ? Voilà précisément ce que je sens ; ils me paraissent prêts à rompre leur silence, à trouver enfin une voix ; et quand mes regards se fixent sur eux, il me semble que j'y lis ce qu'ils veulent me dire. Sans doute, pensait encore le jeune homme en fermant les yeux, il y a bien des mots que je ne comprends pas encore. Avec plus d'expérience et de savoir, tout cela me deviendrait intelligible... A certaine époque la danse me plaisait : aujourd'hui c'est à la musique que je penserais plus volontiers... »

Le jeune homme, insensiblement égaré dans des rêves enchanteurs, s'endormit. Il vit d'abord, en des songes, d'incommensurables espaces, des régions vastes, inconnues et sauvages. Il vogua sur l'Océan avec une vitesse sans égale : des animaux étranges s'offrirent à lui. Il vécut avec des hommes de toute espèce, tantôt en paix sous la hutte agreste, tantôt en guerre, au milieu du tumulte et du carnage. Il fut captif et tomba dans la plus profonde misère. Ses émotions acquirent un degré d'ardeur, de puissance et d'intensité inouïes jusqu'alors ; il vécut d'une vie infiniment diversifiée ; il mourut et revint à l'existence ; il aima jusqu'au délire et fut séparé de celle qu'il aimait.

Vers le matin, quand le jour vint à naître, son esprit se calma ; les images qui s'y pressaient devinrent plus nettes et plus permanentes. Il lui sembla qu'il se promenait dans une forêt sombre ; çà et là seulement le jour scintillait à travers le verdoyant réseau. Il ne se tarda pas à atteindre un sentier creusé dans le roc, et qui conduisait à la cime. Il eut à gravir bien des masses de rocs détachés, dont d'anciens torrents avaient encombré la route. Plus il s'élevait ; plus le taillis s'éclaircissait devant lui. Enfin, il parvint à une petite prairie, située sur le penchant de la montagne. Au delà de la prairie s'élevait un pic gigantesque, où il remarqua une ouverture qui semblait servir d'entrée à un passage pratiqué dans le rocher. Cette galerie le conduisit sans obstacle jusqu'à un vaste espace souterrain, d'où une lueur brillante émanait au loin. Il entra , et vit un puissant rayon lumineux, qui, partait d'en bas, jaillissait avec force, comme d'une source vive, allait frapper la voûte, se divisait et retombait en myriades d'étincelles, qui se réunissaient ensuite dans un large bassin. Le rayon étincelait comme de l'or embrasé. On n'entendait pas le plus léger bruit.

Un silence sacré entourait le glorieux spectacle. Il s'approcha du bassin, dont les vagues tremblantes chatoyaient et se diapraient de nuances infinies. Il semblait que les parois de la caverne fussent revêtues de ce fluide, qui jetait sur les murs une faible clarté bleuâtre. Ces ondes embrasées en apparence, étaient fraîches et limpides. Il trempa sa main dans le bassin et humecta ses lèvres. Ce

fut comme si un génie l'eût pénétré de son souffle ; il se sentit rafraîchi et fortifié, jusque dans les profondeurs de son cœur. Un irrésistible désir de se baigner le saisit ; il se dépouilla de ses vêtements et entra dans le bassin. Une sensation douce et céleste s'empara de lui comme si un de ces nuages pourprés du couchant eût flotté autour de son corps ; son âme nageait dans un torrent de délices. Au milieu de cette profonde volupté, des pensées innombrables tendaient à se confondre et à s'unir au-dedans de lui-même : des images nouvelles, inconnues, s'élevèrent, se groupèrent, se confondirent à leur tour et devinrent des êtres visibles qui l'environnèrent ; chacun des flots de cet élément enchanteur caressa et pressa son corps, comme l'étreinte d'un beau sein. La source paraissait être l'essence même de la beauté idéale qui de moment en moment prenait une forme vivante autour du jeune homme.

Ivre de bonheur, sans perdre la conscience de chacune des impressions successives qui le charmaient, il se laissa doucement aller au cours de ces flots brillants, qui, en sortant du bassin, se perdaient dans les rochers ; une sorte de demi-sommeil enchanteur l'absorba : il rêva de nouvelles aventures impossibles à décrire ; alors un nouveau jet de lumière l'éveilla tout-à-coup ; il se trouva sur un gazon, fin et velouté, près d'une source jaillissante qui paraissait s'évanouir dans l'air ; des rochers d'un bleu noirâtre, sillonnés de veines de toutes couleurs, s'élevaient à distance ; la lumière du jour qui l'environnait était plus claire et plus douce qu'elle n'est communément ; le ciel était d'un azur profond et pur quoique sombre. Mais ce qui attira irrésistiblement son attention, ce fut une belle fleur d'un bleu tendre, dont la haute tige poussait tout près de la source et y baignait ses larges feuilles éclatantes. Autour d'elle croissaient une multitude de fleurs de mille nuances, et les plus doux parfums remplissaient l'air. Il ne vit rien que la *fleur bleue* ; ses yeux se fixèrent longtemps sur elle, avec une tendresse infinie. Enfin, il allait approcher, quand la fleur s'agita, changea de forme, les feuilles rayonnèrent plus vivement et se pressèrent autour de la tige mouvante ; la fleur se pencha vers lui et les pétales s'ouvrirent comme une large fraise bleue, laissèrent voir une figure de femme, figure ravissante cachée dans leur sein ; son doux étonnement à la vue de cette métamorphose, s'accroissait à chaque instant... lorsque la voix de sa mère, venant à l'éveiller, il se retrouva sous le toit de ses parents, dont le soleil du matin dorait déjà la toiture. »

Je continuerai, dans un second article, l'examen des *Œuvres de Novalis*⁷.

⁷ [L'article annoncé n'a jamais été publié ni dans le *Journal des Débats* ni ailleurs.]



La Fleur bleue, Novalis, Sämtliche Werke, 1898.

VERS L'AURORE d'une fraternité intellectuelle des Nations

LA « MISSION » DU POÈTE NOVALIS

Quand Novalis mourut, n'avaient paru de lui, dans des revues, en dehors des *Hymnes à la Nuit*, que quelques œuvrettes peu importantes. Les titres, à eux seuls, en étaient toute noblesse et toute poésie *Pollen, Fleurs, Foi et Amour* ou *le Roi et la Reine*. Depuis, de nombreuses éditions de ses œuvres n'ont fait que s'amplifier au fur et à mesure que les éditeurs communiquaient au public avide d'entendre cette parole sacrée l'intégral contenu de ses précieux manuscrits. Aujourd'hui l'édition de Minor (1907) contient quatre gros volumes.

Dans les églises protestantes d'Allemagne, on chante encore quelques-uns de ses *Geistliche Lieder*, de ses *Hymnes spirituelles*. Le poète était si peu « homme de lettres » qu'après sa mort son propre père, l'intransigeant adepte de la communion des frères Moraves, ayant demandé, un jour, quel était l'auteur des vers qu'il venait d'entendre chanter dans une église et qui l'avaient ému, il fallut qu'on lui répondit : « C'est votre fils. » Et le malheureux père, ayant trop méconnu le génie qui avait fleuri sous son toit, se mit à pleurer.

Mais déjà les esprits clairvoyants savaient fort bien ce que l'humanité avait perdu dans l'effeuillement prématuré de ce génie en fleur. Schleiermacher prononce ainsi son oraison funèbre, dans laquelle il le place auprès de Spinoza :

Je ne veux vous parler qu'à voix basse, – car une douleur récente et profonde ne trouve pas de paroles, – du jeune homme trop tôt endormi, pour qui tout ce que son esprit approchait était œuvre d'art, pour qui toute sa conception de l'univers devenait aussitôt un grand poème, de ce jeune homme que vous devez égaler, bien qu'il n'ait fait que laisser entendre les premiers de ses accents, aux poètes les plus féconds, aux rares poètes qui sont aussi profonds que riches de vie et de clarté. En lui voyez la force de l'enthousiasme et de la réflexion d'une pieuse nature, et reconnaissez que, quand les philosophes seront religieux et chercheront Dieu comme Spinoza et quand les artistes seront pieux et aimeront le Christ comme Novalis, alors le monde de l'art et celui de la science célébreront la grande résurrection.

Lorsque Frédéric Schlegel, l'ami et le futur éditeur de Novalis, veut fonder une religion, c'est à Novalis qu'il songe pour en être le « nouveau Christ », bien qu'il ne sache pas encore au juste si Novalis voudra être « le dernier chrétien, le Brutus de la vieille religion ou le Christ du nouvel Évangile ». Carlyle aussi fait de Novalis l'apôtre du renoncement et de la méditation philosophique.

Même dans la langue française, Novalis a trouvé des admirateurs et des serviteurs passionnés ou zélés. C'est Maurice Maeterlinck qui traduit les *Disciples à Sais* et une partie des *Fragments*, et qui surtout consacre au génie qu'il comprend si bien, si fraternellement, une prestigieuse étude où il dit que Novalis « est l'horloger qui a marqué quelques-unes des heures les plus sublimes de l'âme moderne » [1894]. Ce sont MM. G. Polti et P. Morisse qui traduisent dévotieusement *Henri d'Osterdingen* [1908]. C'est un savant professeur, M. Spenlé, qui lui voue une des thèses les plus vivantes que connaisse l'antique Sorbonne⁸. C'est M. Henri Lichtenberger qui écrit sur lui un remarquable livre accessible au grand public⁹.

⁸ [Émile Spenlé, *Novalis. Essai sur l'idéalisme romantique allemand*, Paris, 1904].

⁹ [Henri Lichtenberger, *Novalis*, Paris, 1911].

Et ce n'est là qu'un commencement. Car l'œuvre de Novalis est d'une variété et d'une profondeur telles que, quand on la connaîtra mieux, – surtout la totalité des *Fragments*, – sa figure prendra toujours plus de relief et de signification.

Dans le pressentiment qu'il avait de sa maladie, car il fut tout pressentiment, il notait ceci qui donne une idée assez précise de l'ample horizon qu'embrassait son esprit d'adolescent :

Si je viens à tomber malade, voici ce qu'il me faudrait : des ouvrages de piété, des romans, etc. ; des expériences de chimie, du dessin, de la musique, de la guitare, des extraits et des résumés d'auteurs ; cuisiner, regarder des gravures, visiter des artisans, travailler au tour, sculpter, etc., visiter des collections d'art, observer la maladie ; des essais acoustiques, des descriptions de fossiles, des observations climatériques, etc., des visites, du mouvement, du repos, de la gymnastique ; étudier les langues ; et surtout de la patience. (Morale et religiosité dans la maladie, et, de toutes façons, la plus grande activité possible.) (Même l'aveugle et le sourd ont encore une grande sphère d'occupations.)

Tant dans l'esprit de Novalis, il y avait d'universalité !

Qui contemplait son visage, – avant, comme nous le dit Frédéric Schlegel, « qu'il se fût allongé et qu'il se dressât comme le Fiancé de Corinthe¹⁰ au-dessus de la couche terrestre et qu'il eut tout à fait ce regard de visionnaire à l'éclat terne et fixe », dû à la maladie et à la méditation intérieure, – pouvait y retrouver les traits triomphants du jeune Goethe. Novalis est un Goethe enfant, mais un Goethe romantique, et, s'il avait vécu, il aurait sans doute porté à sa perfection la forme romantique de l'art, comme Goethe l'a fait pour la forme classique. Louis Tieck qui ne l'a connu que quand la douleur l'avait déjà sacré, transfiguré, écrit que « les contours et l'expression de sa face ressemblaient beaucoup à ceux de l'évangéliste saint Jean, tel que nous le montre le tableau de Dürer à Munich et à Nuremberg ». Et les fidèles du poète aiment à parler de « saint Novalis », de Novalis saint et martyr, saint par l'esprit de poésie et martyr par la douleur qui tortura son corps. Car, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, il a encore des fidèles qui l'entourent d'un véritable culte, témoin ce qu'écrivait naguère un de ceux-ci :

Je voudrais bâtir un couvent à la lisière d'une colline, à la naissance d'une source : le nom qu'il porterait serait le tien, Novalis. Dans ses cloîtres tous ceux qui sont frères en toi et tous les amis de saint François passeraient en chantant, et dans sa chapelle résonneraient, au lieu des paroles bibliques, les pieuses mélodies de tes vers...

Louis Angé

[à suivre]

¹⁰ [Allusion au poème de Goethe, *La Fiancée de Corinthe*, 1797].

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

(NOUVEAU CATALOGUE 2011)

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1e novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. **Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis.** »

Volume 12 – Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

« Parmi les écrivains d'une originalité remarquable, que l'Allemagne a produits depuis son récent éveil littéraire, Novalis tient une des premières places. »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »

A handwritten signature in cursive script, reading "Ferdinand von Hardenberg". The ink is dark and the handwriting is fluid and characteristic of the 18th or 19th century.

SOMMAIRE

Avertissement

Document biographique

- Fichte, Lettre à sa femme, juillet 1799.

Documents littéraires et témoignages

- « On se souvient de l'éclat répandu, au commencement du siècle, sur le nom de Novalis... », Antoine de Gallier, *Le Correspondant*, tome XXXVII, Paris, 1856.
- Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, (suite et fin), *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- Louis Angé « La « mission » du poète Novalis » (suite), *La nouvelle Revue*, septembre-octobre 1924.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-11.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2011